



AURORE PY

La nuit, quand elle vient

ROMAN

 *l'aube*

LA NUIT, QUAND ELLE VIENT

Collection *Regards croisés*

Ouvrage publié par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3360-5

Aurore Py

La nuit, quand elle vient

roman

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

Aux éditions de l'Aube

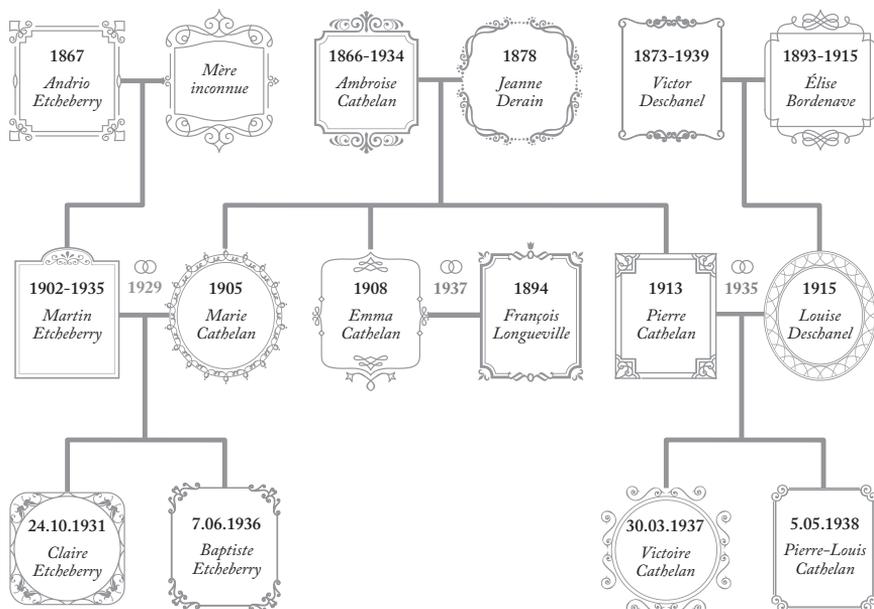
LAVAGE À FROID UNIQUEMENT, 2016; Mikrós, 2017
L'ART DE VIEILLIR SANS DÉRANGER LES JEUNES, 2018;
Mikrós, 2019

Chez d'autres éditeurs

LES FRUITS DE L'ARRIÈRE-SAISON, Marivole, 2014

*À Charlotte encore
qui vaincra la nuit.*

FAMILLES
ETCHEBERRY, CATHELAN ET DESCHANEL
MAI 1939



ΜΑΙ 1939

Andrio Etcheberry se retourna sur sa couche et tendit l'oreille. Tout était redevenu calme. Seuls les grillons s'obstinaient dans leur cisaillement. Le vieil homme n'était pourtant pas tranquille. Auffrey, le voisin, gueulait tous les soirs à présent. Il y avait les cris qui provenaient de sa maison, et aussi des bruits de meubles bousculés. Andrio aurait aimé être sûr qu'il s'agissait uniquement de meubles. Durant sa longue carrière de colporteur, il en avait croisé, des ivrognes. Les hommes à l'alcool mauvais, il les reconnaissait d'emblée, et les fuyait plus vite encore. Les errants comme Andrio étaient une proie facile pour la colère nourrie de vinasse : le lendemain, ils migraient vers une autre ville, avec leurs membres meurtris et leurs faces éclatées, et ceux qui les avaient cognés pouvaient se convaincre de n'avoir rien fait, ou mieux, d'avoir fait œuvre de salubrité publique.

Là, c'était différent. Cela faisait plus de trois ans qu'il vivait à La Vineuse, chez Marie, sa bru. Il y avait gagné sa place en travaillant dur pour qu'elle puisse garder sa ferme. Il était respecté, aimé même : Roberjo – l'ouvrier agricole à demeure – était devenu un ami, ses petits-enfants recherchaient sa compagnie, et Marie lui faisait désormais confiance. Peu lui importait les soulauds, à présent. Il en riait volontiers. Sauf d'Auffrey. Ce soir, il avait semblé plus enragé que jamais. Claire en avait pleuré et Marie les avait regardés, lui et Roberjo, avec insistance. Gênés, les hommes étaient sortis sous prétexte de chercher de quoi chiquer. Tous deux avaient en commun de ne pas devancer les ennuis, et sans rien dire, ils se comprirent : ils attendraient le lendemain que le voisin ait dessoûlé pour agir.

Andrio descendit du fenil où il dormait, traversa la grange et gagna le pré. La nuit était sans lune, mais il connaissait assez les lieux pour se passer de lumière. Il franchit quelques mètres dans les hautes herbes qu'il savait jaunissantes, séchées par le soleil implacable des derniers jours, et se soulagea. Il sentit un frôlement sur sa cheville droite et jura. Manquerait plus que ce soit une vipère. Il sauta plusieurs fois sur place pour faire fuir tout ennemi embusqué. C'est là qu'il entendit le gémissement. Une plainte rauque qui semblait sortir d'une bouche remplie de liquide. Elle se transforma en

toux sèche avant de finir sur un cri bref. Cela provenait du sud. Le même gémissement, plus court, lui apporta une confirmation : c'était juste de l'autre côté de la haie, chez les Auffrey. Andrio jura une nouvelle fois et rentra dans la grange.

« À tous les coups, le vieux s'ra tombé en allant pisser », grommela-t-il en allumant une lampe à pétrole.

Cette fois, il n'hésita pas, et se rendit tout droit chez le voisin. Il poussa sans ménagement le portillon branlant et tenta de repérer le corps dans l'obscurité.

« Avec un peu de chance, il s'est assez amoché pour ne plus emmerder son monde », lâcha-t-il encore, assez fort, dans l'espoir qu'Auffrey l'entende.

Il approcha des limites de la cour et ralentit le pas, l'oreille tendue. De petits cris lui parvinrent. Il retint sa respiration. C'étaient des sanglots. Des sanglots d'enfant. L'angoisse l'envahit, et il comprit une seconde avant de découvrir Gabin. À la lueur de sa lampe, il perçut le sang qui filait entre les lèvres du gosse, la joue qui avait troqué son tendre arrondi pour une masse difforme, l'œil gonflé. À l'endroit où le cuir chevelu rencontrait la tempe, une bouillie sombre. Saisi d'horreur, Andrio baissa le bras qui soutenait la lampe. Le halo lumineux révéla alors les jambes de l'enfant. La gauche avait pris un angle invraisemblable qui souleva le cœur pourtant bien accroché du vieil

homme. Plus insupportables cependant étaient les pleurs cristallins de Gabin, dans ce qu'ils dévoilaient de vulnérabilité et d'abandon. Andrio savait déjà qu'ils le hanteraient longtemps. Il s'agenouilla près de l'enfant et lui souffla à l'oreille :

« Fiston, c'est Andrio. J'veais aller chercher de l'aide. On va prendre soin de toi, ça ira. Ça ira. Je r'viens, essaie de rester calme. Je suis là tout de suite. »

Il se releva en grimaçant et fit demi-tour. Puis, sur une impulsion, il revint prestement aux côtés de Gabin et lui glissa encore :

« Il te fera plus jamais de mal, le gros Auffrey. Je te l'promets. »

Andrio n'était pas dupe : il savait qu'il avait lancé cela pour tenter d'étouffer la culpabilité qui montait déjà, que c'était presque une façon de se dédouaner.

« Vieux fou ! C'est trop tard maintenant. C'est trop tard. »

Il répéta cette phrase jusqu'à ce qu'il ait atteint le lit de Roberjo avec qui il partageait le fenil. C'est par ses mots qu'il le cueillit, après l'avoir secoué :

« C'est trop tard ! Faut qu'tu viennes, Auffrey a massacré le gosse. »

Roberjo comprit tout de suite. Suivant les directives de son compagnon, il alla réveiller le reste de la maisonnée, tandis qu'Andrio retournait auprès de l'enfant.

« **N**on, non ! Il faut pas l'envoyer à l'hôpital, il doit rester ici ! Il sera tout seul là-bas, il sera malheureux, je le sais ! »

Claire criait, le visage ruisselant de larmes, en secouant le bras de sa mère pour mieux la convaincre. Celle-ci se dégagea doucement et posa sa main libérée sur l'épaule de sa fille en geste d'apaisement, puis fixa le médecin :

« Je suis d'accord avec Claire. Gabin a besoin d'être entouré de gens qui l'aiment. Il a trop été abandonné. »

Marie Etcheberry baissa la tête en prononçant cette dernière phrase. Elle aussi se sentait coupable. Gabin faisait presque partie de la famille ; il avait sa place à table, à côté de ses propres enfants.

Trois ans plus tôt, après la mort de Martin, son époux, Gabin était venu l'aider à nourrir et soigner

les bêtes. Il avait alors sept ans, il était orphelin, et il s'ennuyait chez ses grands-parents qui l'avaient recueilli de mauvaise grâce. Ceux-ci avaient été trop heureux de se décharger sur leur voisine. Marie offrait tous les repas à l'enfant. Elle veillait à ce qu'il allât à l'école, lui raccommodait ses habits ou lui en cousait de neufs. Pourtant, chaque soir, Gabin retournait dormir chez les Auffrey. Il échangeait à peine trois mots avec ses grands-parents qui le plus souvent l'ignoraient mais ainsi, les apparences étaient sauvées. Personne, au fil des ans, n'avait songé à changer ce qui était devenu l'ordre des choses. Puis, au début de cette année 1939, la mère Auffrey était morte, et son mari avait brusquement cessé d'être indifférent envers Gabin pour l'agonir continuellement d'injures. Chaque matin, il poursuivait l'enfant de sa haine jusque devant le portail de Marie, et le soir, il épiait son retour pour l'accueillir en hurlant. Gabin disait que ce n'était rien, que ça lui était égal tant qu'il pouvait passer ses journées chez les Etcheberry. Il avait même confié à Claire qu'il comprenait son grand-père : le gros Auf, comme l'avaient surnommé les enfants du village, agissait ainsi parce qu'il se sentait seul. C'était sa façon d'exprimer sa peine. Marie, Andrio, tous avaient voulu se convaincre que Gabin ne risquait effectivement rien, même quand les cadavres de bouteille avaient fini par déborder dans la cour.

LA NUIT, QUAND ELLE VIENT

Le docteur François Longueville savait tout cela, et devinait les sentiments que sa belle-sœur taisait. Il secoua la tête et reprit néanmoins :

« Gabin doit être opéré. Sinon, il ne remarchera jamais, sans compter qu'il souffrira le restant de ses jours.

— Tu ne peux pas le faire ici ?

— Marie, je ne suis pas chirurgien, et il faut un lieu adapté...

— Dans ce cas, il va à l'hôpital pour être opéré et il revient faire sa convalescence à la ferme.

— Ce ne serait pas raisonnable. Il lui faudra un suivi très sérieux, et d'ici quelques semaines, une rééducation, sans quoi il risque de boiter toute sa vie.

— Il préférerait, lança Claire.

— Quoi ?

— Il préférerait boiter toute sa vie et être soigné ici, que marcher parfaitement et souffrir tout seul loin de nous.

— François, tu sais qu'elle a raison », appuya Marie.

Le médecin fit les cent pas dans la galerie qui longeait la maison. Il avait froid. Il était très tôt encore, et le soleil tentait une première et timide percée. Mais même s'il avait dardé de tous ses rayons, François savait que cela n'aurait pas suffi à le réchauffer. Des enfants battus, il en voyait peu. Parfois parce qu'il était trop tard, plus souvent

parce que lorsque les parents prenaient conscience de la gravité des faits, ils préféraient faire appel au rebouteux. Celui-ci avait sept enfants crasseux et déguenillés qui erraient dans les rues et sur les routes : on ne craignait pas son jugement. Ses remèdes demeuraient obscurs : on n'avait pas à subir le diagnostic froid et clinique d'un médecin. Comme le rebouteux connaissait son affaire et rendait de fiers services, François n'y trouvait rien à redire. C'était une façon opportune de se défausser sur quelqu'un, qu'en d'autres circonstances, il aurait qualifié de charlatan. Cette lâcheté-là valait bien celle de sa belle-famille envers Gabin.

Ce dernier avait été déposé sur le lit de Marie, dans la chambre que la jeune femme partageait avec sa mère, Jeanne. Lorsque Andrio et Roberjo l'avaient soulevé pour l'emmener à l'intérieur de la maison, l'enfant avait poussé un hurlement, avant de s'évanouir. Depuis, il alternait inconscience et réveils agités. Claire ne l'avait pas quitté, même quand Longueville l'avait examiné, déclenchant par là même d'insoutenables cris de douleur. François avait finalement donné un sédatif au garçon pour lui procurer les premiers soins et lui permettre de prendre du repos. Puis il avait fait sortir les femmes de la maison pour tenter de convaincre Marie, et surtout Claire, de le laisser emmener Gabin à l'Hôtel-Dieu de Cluny.

« Il ne sera pas si loin. Vous pourrez lui rendre visite le dimanche, et ta tante Emma t'y emmènera le jeudi, reprit-il, à l'attention de la fillette.

— Ce n'est pas suffisant ! Il mourra là-bas, j'en suis sûre !

— Claire... »

Marie la serra contre elle pour calmer son angoisse.

« Il aura besoin de soins continus. Qui les lui prodiguera ? insista le médecin.

— On s'en chargera, mère, Claire et moi, asséna Marie. Si on se relaye, on y parviendra.

— Ce n'est pas qu'une question de disponibilité... Ce sera très éprouvant...

— Moins que de l'imaginer souffrir seul, loin de nous. »

Longueville ne trouva rien à répondre. Il était mécontent de la tournure que prenaient les choses, mais n'ignorait pas qu'il était très difficile de faire fléchir Marie lorsqu'elle avait pris une décision. C'était là un trait de caractère qu'elle partageait avec sa sœur, songea François. En désespoir de cause, il fixa Jeanne qui était restée en retrait jusque-là et guetta un soutien qui ne vint pas.

« J'aiderai ma fille quoi qu'elle décide. Et je crois que Gabin a besoin de Claire pour se rétablir », lâcha l'aïeule dans un murmure.

Le médecin soupira.

« Très bien, capitula-t-il. J'emmène Gabin immédiatement dans ma voiture, tant qu'il dort encore. »

Claire lui sauta au cou, mais il rafraîchit aussitôt son ardeur :

« Les prochaines semaines seront très difficiles. Prenez du repos tant que vous pouvez. »

Emma Longueville écouta la voiture quitter la ferme. François n'était pas venu lui dire au revoir, sans doute pour ne pas risquer de réveiller Baptiste qui dormait tout contre son flanc. Le bambin avait été tiré de son premier sommeil par les voix inquiètes des adultes, et avait joint ses cris d'angoisse à ceux de douleur de Gabin. Jeanne, sa grand-mère, avait tenté de l'apaiser, sans succès, et c'était finalement Emma qui était parvenue à l'endormir, en se couchant à ses côtés dans son lit d'enfant.

Elle s'était occupée de Baptiste dès son arrivée à la ferme pour se rendre utile, mais aussi pour échapper à la confrontation qu'elle voyait se profiler entre son époux, Marie et Claire, concernant le sort de Gabin. Elle songea que trois ans plus tôt, lorsqu'elle n'était pas encore madame le docteur François Longueville, elle aurait bataillé aux côtés de sa sœur et de sa nièce. À présent, de quoi s'agissait-il ? De manque de courage ? De droit de réserve ? Emma se sentait incapable de prendre parti pour l'un ou

pour l'autre. Elle avait eu le temps de voir François à l'œuvre. Il revenait au médecin de faire sans cesse des choix, pour le bien des patients. C'était parfois cornélien, comme aujourd'hui où culpabilité et solidarité, sens du devoir et attachement, liens familiaux et conscience professionnelle, se mêlaient de façon complexe.

Lorsque la jeune femme avait compris que c'était Roberjo qui frappait à la porte du cabinet, elle s'était habillée promptement pour accompagner son mari à la ferme. Il lui fallait être là, parmi les siens. Mais elle se sentait mal à l'aise. D'abord, à cause du soulagement qui l'avait envahie en entendant Roberjo annoncer qu'il venait pour Gabin, et non pour Jeanne, Marie, Claire ou Baptiste, comme elle l'avait craint dans un premier temps. Le souvenir de cet apaisement n'avait fait qu'amplifier l'horreur ressentie à la vue du corps meurtri du jeune garçon. Ensuite, parce qu'elle devinait que Claire lui en tiendrait également rigueur si François finissait par imposer l'éloignement de Gabin. De trois ans sa cadette, Claire s'était attachée à lui dès le premier jour de sa venue à la ferme. Ils possédaient tous deux l'étrange maturité des orphelins, cette façon de poser sur la vie un regard perçant et farouche, et aussi, songea Emma, une pureté enfantine qui en faisait des êtres droits et sensibles. Ce qui blessait l'un abîmait l'autre. Si on les séparait, chacun d'eux

AURORE PY

s'étiolerait, Emma en était sûre. Mais la présence de Claire suffirait-elle à sauver Gabin ? De cela, la jeune femme doutait.

Elle observa le profil à nouveau serein de Baptiste, dans la pénombre ouatée de l'aube, et envia sa confiance si vite restaurée. Pourtant, alors que le calme revenait dans la maison, elle laissa ses paupières se fermer, et rejoignit son neveu dans l'oubli bienfaisant du sommeil.

« **O**n n'a p'têt pas tapé assez fort, finalement.
— Mmm.

— C'est tout son gras, là, qui fait matelas.

— Pis avec c'qu'y descend...

— Y sent plus rien, tu veux dire ?

— Mmm. »

Andrio réfléchit à la dernière remarque de Roberjo. Assis sur une des marches qui menaient à la cour, les deux hommes se reposaient après avoir aiguisé les outils en vue des fenaisons. La matinée était à moitié entamée.

« On pourrait y retourner », lança soudain Roberjo.

Andrio le regarda en plissant les yeux et attendit. Il le connaissait bien et sentait qu'il n'était pas arrivé au bout de son idée.

« Faudrait y enlever son vin, après, pour qu'il déguste bien, finit-il par lâcher.

— Il en trouvera toujours.

— Pas s'il ne peut plus marcher. »

Andrio inspira fort pour marquer sa réticence. La correction d'Auffrey, c'était son idée. Il fallait faire comprendre au gros Auf qu'il n'avait plus intérêt à lever la main sur Gabin. Mais ce dont parlait Roberjo, là, c'était autre chose, un déferlement de violence qu'il n'approuvait pas. Déjà, la nuit précédente, il avait dû retenir le bras de son compagnon. Ils avaient réglé son compte à Auffrey et, affalé sur le sol de sa cuisine, l'arrière-train en l'air dans une énième tentative pour se mettre à genoux, celui-ci ne grognait plus. Pourtant, Roberjo avait levé une nouvelle fois sa trique, et semblait rameuter toutes ses forces pour mieux lui briser le crâne. Andrio l'avait coupé dans son élan et ils étaient rentrés se coucher, la tête haute, sûrs d'avoir donné au gros Auf matière à réfléchir pour plusieurs mois. Et voilà que depuis une heure, ils l'entendaient s'agiter, renverser des bouteilles et vilipender des fantômes.

« Mais à qui y parle comme ça ? s'agaça Andrio, on comprend rien !

— Je veux, avec c'que j'y ai mis sur le bocal, ça me fait mal qu'il ait encore des dents.

— Attends, il a pas l'air d'être seul. Y a une autre voix. »

Roberjo renifla et se leva, comme pour mieux entendre. C'est donc lui qui, le premier, vit le garde champêtre approcher de la ferme.

LA NUIT, QUAND ELLE VIENT

« Vin dieu ! » lâcha l'ouvrier agricole, en donnant un coup de pied à Andrio pour le prévenir.

René Capiche avança lentement vers les deux hommes, le visage fermé. Il n'était pas sûr de savoir dans quelle histoire il avait mis les pieds. Un peu plus tôt dans la matinée, le gros Auf s'était traîné dans son allée et à force de borborygmes, avait réussi à attirer l'attention d'un journalier qui se rendait aux champs. Celui-ci, voyant son état, n'avait pas demandé son reste, et s'était mis en quête du représentant de la loi, remplissant là sans le savoir le vœu du vieil ivrogne.

Capiche effleura son képi en guise de salutation, et commença sans préambule :

« Auffrey déclare que vous l'avez agressé cette nuit. Il veut porter plainte.

— Parce qu'il arrive à parler ? » s'enquit Andrio.

Le gendarme le fixa un instant, une lueur amusée dans les yeux.

« En fait, non, il l'a écrit sur mon calepin. Ça n'a pas été une sinécure à déchiffrer, d'ailleurs. Il tremble comme un peuplier face au vent.

— Ah ! lâcha Roberjo d'un ton satisfait.

— Alors ? reprit Capiche.

— Vous savez ce qu'il a fait à son petit-fils, la semaine passée ? rétorqua Andrio.

— J'ai entendu dire qu'il lui avait mis une dérouillée. C'est pour ça ? »

Le garde champêtre semblait surpris. Andrio et Roberjo se regardèrent et n'ajoutèrent rien.

« Allez, les gars, dites-moi de quoi il s'agit. On a tous filé des trempes à nos gamins...

— Pas moi, non », répondit Andrio d'un ton calme.

Capiche ne sut qu'ajouter. Quelque chose lui échappait, mais il n'était pas du genre à harceler les suspects. Il préférait user de silences éloquentes pour mieux les laisser venir. Il observa les deux hommes qui lui faisaient face. Etcheberry soutint son regard. Il arborait une barbe grise disparate et peu soignée qui adoucissait cependant son visage anguleux. Sous la stature frêle, le gendarme devinait le caractère nerveux et hâbleur. Roberjo fixait un point derrière Capiche en se balançant lentement d'un pied sur l'autre. Ce comportement juvénile surprenait chez ce solide quinquagénaire, au visage buriné par le vent et les saisons.

« Ils vont bientôt arriver, lança finalement Andrio. Vous verrez. Venez prendre un verre en attendant. »

Capiche les suivit à l'intérieur. Les deux compères seraient sans doute plus bavards une fois leur canon descendu. Mais alors que la deuxième tournée s'achevait, ils n'avaient toujours rien lâché, et le gendarme sentait l'agacement le gagner. Il s'apprêtait à relancer vigoureusement son interrogatoire quand un véhicule s'annonça. Andrio et Roberjo se relevèrent brusquement et sortirent de la cuisine sans dire un mot.

LA NUIT, QUAND ELLE VIENT

Ils s'immobilisèrent côte à côte sur la galerie qui surplombait la cour, Capiche dans leur dos. Jeanne fit également son apparition, surgissant du potager, Baptiste accroché à sa jupe. Tous observèrent dans un silence tendu l'ambulance manœuvrer de façon à se garer le plus près possible de la maison.

Claire fut la première à jaillir de la voiture, suivie par Marie. Elles avaient pris place auprès du chauffeur qui sortit à son tour et alla ouvrir grand les portes arrière de la Traction. François Longueville émergea alors au milieu de la cour encore ombragée. Le médecin embrassa du regard l'assemblée présente. Il n'arrivait toujours pas à se persuader que ramener Gabin à la ferme était la meilleure des solutions. Il eut soudain l'impression que tous percevaient ses doutes et qu'à cet instant précis, chacun les partageait. Il fixa Marie, comme pour la jauger. Elle ne baissa pas les yeux, mais saisit la main de Claire qui s'était collée à elle, et la serra fort. Longueville hocha la tête, puis s'adressa à Jeanne qui avait pris son petit-fils dans les bras :

« Emmenez Baptiste faire une balade, le temps qu'on installe Gabin. »

Jeanne tourna les talons en glissant quelques mots à l'oreille de l'enfant. D'un geste lent, le médecin fit signe au chauffeur. Celui-ci saisit les poignées du brancard qui s'enfonçait dans l'ambulance et le tira vers l'extérieur. Roberjo sauta alors en bas des

marches et se précipita pour soulever l'autre côté de la civière. Délicatement, les deux hommes portèrent Gabin vers la maison. Arrivé à hauteur de Capiche qui n'avait pas quitté la galerie, Roberjo s'arrêta, obligeant l'ambulancier à en faire autant, et d'un coup de tête désigna le jeune malade au garde champêtre. Celui-ci se força à regarder l'enfant allongé et jura à voix basse. Gabin semblait dormir, mais lâchait de temps à autre un gémissement. Sa jambe gauche était bandée de la hanche à la cheville. Son bras droit, dénudé, laissait apparaître une longue entaille qui naissait dans le pli du coude et mourait au creux de la paume. Les points de suture d'allure grossière présageaient une cicatrisation difficile. La joue et l'œil meurtris étaient encore enflés. Leur teinte à présent foncée dessinait sur la face du jeune garçon un large stigmate en forme de cône. Pour désinfecter et recoudre la plaie du cuir chevelu, on avait dû lui raser le crâne. Sans l'épaisse tignasse qu'il arborait jusque-là, le corps recroquevillé de douleur, Gabin semblait avoir rétréci. Ainsi gisant sur sa civière de toile, il dégageait une telle fragilité que jamais on ne l'aurait cru aux portes de l'adolescence. Il paraissait à présent plus jeune que Claire, aussi vulnérable que Baptiste.

Capiche avait un fils de l'âge de Gabin. Dans la cour d'école ou dans les rues, ils jouaient ensemble au ballon, se chapardaient des billes, ricanaient en chœur

lorsque les filles les lorgnaient. Il imagina son Philippe à la place de Gabin sur son lit de douleur, et saisit en un instant ce qui avait guidé les bras vengeurs d'Andrio et de Roberjo.

Marie emmena les porteurs dans la chambre des enfants préparée en prévision du retour de Gabin. Il y dormirait aux côtés de Claire, tandis que Baptiste rejoindrait sa mère et sa grand-mère dans leur chambre, pour échapper autant que possible aux plaintes du malade et à la vue de son corps torturé. François Longueville inspecta les lieux et expliqua longuement à Claire, Marie et Jeanne, comment refaire les pansements de Gabin, ce qu'elles pouvaient lui donner pour le soulager et quels symptômes nécessitaient qu'on le mandat sans délai. Il se retint de répéter qu'à tout moment, elles pouvaient renoncer à cette lourde tâche d'accompagnement. Il devinait à leur regard qu'elles ne lui pardonneraient pas d'envisager pour elles une telle lâcheté.

Avant de sortir de la maison, il s'arrêta pour saluer le garde champêtre qui s'était fait resservir un verre.

« Vous êtes venu constater les sévices ? C'est une bonne chose, même si j' imagine qu'il y a peu de recours possibles contre Auffrey..., déclara Longueville d'un ton las.

— Euh... Oui, hélas, c'est tout à fait ça, bafouilla Capiche, l'air embarrassé, sous l'œil narquois d'Andrio et de Roberjo.

— Si mon témoignage peut servir à quoi que ce soit, n'hésitez pas », glissa encore le médecin avant de quitter les lieux.

Le garde champêtre se frotta la tête en soupirant. Comment se montrer sévère envers les deux hommes, à présent ? Pour autant, si tout le monde commençait à se faire justice dans son coin, il ne s'en sortirait pas. Capiche représentait la loi, et la plainte d'Auffrey était recevable. Il ne pouvait pas se contenter de l'ignorer, même s'il le désirait ardemment.

« Suivez-moi, vous deux », lança-t-il à Andrio et Roberjo qui attendaient son verdict.

Ils trouvèrent Auffrey en train de somnoler, affalé sur une chaise sous le porche de sa maison. Il se dégageait des lieux et de l'homme une odeur écœurante d'excréments et de mauvais vin. Capiche donna un coup de pied dans l'une des bouteilles qui jonchaient le sol pour signaler leur présence. Le gros Auf grogna, ouvrit les yeux et tenta de se redresser en reconnaissant les trois hommes plantés devant lui. L'attaque de la nuit avait laissé des séquelles qui réjouirent la vue de ses voisins. Le cri de douleur qu'il avait poussé en retombant lourdement sur son siège annonçait une ou plusieurs côtes cassées. Le nez avait doublé de volume. De la bouche s'échappait un mélange rosé de salive et de sang. À la place des incisives supérieures, un trou béant. Auffrey éructa quelques sons inintelligibles,

stimulé par la présence de ses agresseurs aux côtés du gendarme. Ce dernier leva la main pour le faire taire et lui demanda d'un ton sec :

« Tu désires toujours porter plainte contre les deux individus ici présents ? Réponds par oui ou par non. »

Son interlocuteur hocha la tête.

« Très bien. Je vais y mettre les formes pour l'enregistrer. Mais t'attends pas à ce que je pousse pour une sanction. »

Auffrey se mit à brailler pour marquer son indignation. Le garde champêtre le fit taire une nouvelle fois avec autorité, et lui glissa d'une voix sourde :

« Je viens de voir dans quel état tu as mis ton petit-fils. Ça m'a donné envie de vomir. Alors, ne me pousse pas à bout ! »

Maté, le gros Auf se rencogna sur sa chaise en scrutant le sol.

« T'as de bons voisins qui recueillent le gamin. T'as de la chance, tu sais, je devrais t'arrêter pour coups et blessures. Mais une prison, ce serait un palace par rapport à ici. Alors reste dans ta fange. T'as perdu la seule personne qui avait un peu de respect pour toi. Presque, j'te plaindrais. Maintenant, je vais t'dire : si tu maintiens ta plainte, je la tape cet après-midi et je reviens ensuite te la faire signer. C'est la loi, et on ne me prendra pas en défaut là-dessus. Mais je t'préviens, au moindre cri, à la moindre menace contre n'importe

AURORE PY

quel enfant que tu croiseras à l'avenir, ces deux-là prendront plaisir à revenir t'expliquer la vie, et cette fois, j'regarderai ailleurs. T'as bien compris ? »

Auffrey poussa un grognement, sans relever les yeux.

« Je prends ça pour un oui, lâcha Campiche. Je repasserai tantôt. »

Puis, en s'adressant à Andrio et Roberjo qui se retenaient de ricaner :

« Allez les gars, on se tire de ce gourbi. »

Marie saisit la bêche et la planta vigoureusement dans la terre. Il était plus que temps de préparer le sol en vue des semis de carottes et de poireaux d'hiver. Après la mort de Martin, la jeune femme avait pris la décision de cesser la culture de céréales pour se concentrer sur le verger et le potager. Roberjo veillait sur les fruitiers et Marie régnait sur les légumes et les baies. Jeanne et les enfants les secondaient pour les tâches à leur portée. En quelques années, les produits de la ferme Etcheberry s'étaient fait une petite réputation sur les marchés de la région. La vente hebdomadaire des légumes, des fruits et des œufs, celle plus occasionnelle des poulets et des lapins, procuraient à Marie un revenu correct qu'elle augmentait en amenant à l'abattoir les charolaises trop âgées et les veaux surnuméraires. Elle parvenait ainsi à nourrir et à vêtir honnêtement sa maisonnée, ce qui était pour elle une source de fierté.

Le premier métier qu'elle avait exercé était celui de couturière. Ensuite, avec Martin, elle avait repris la cordonnerie de son père. Puis, lorsque celui-ci était mort et qu'avec lui avait disparu l'obligation morale de faire perdurer l'affaire familiale, ils avaient été pris par l'envie d'avoir leur propre lopin de terre. Martin était tombé en extase devant une ferme décrépite de La Vineuse et était parvenu à convaincre sa femme que cette maison n'attendait que leur bonheur. Au bout d'une année exténuante passée à relancer l'activité agricole laissée à l'abandon par le précédent propriétaire, alors qu'ils commençaient tout juste à récolter les fruits de leur labeur, Martin s'était noyé. Volontairement. Très peu de gens savaient qu'il s'agissait d'un suicide et Marie avait eu de la peine à se remettre de cette révélation. Elle avait alors très sérieusement envisagé de vendre la ferme, mais son frère Pierre avait su la convaincre de la garder, et l'aide précieuse qu'il lui avait apportée pendant près d'une année avait permis d'en faire une affaire rentable.

Marie regrettait parfois la délicatesse de son premier emploi, et le contact avec la clientèle que lui offrait le deuxième. Mais elle avait appris à aimer la vie à la campagne, les rythmes du soleil, de la lune, des saisons qui jalonnaient chaque activité, la rudesse et la prodigalité de la nature, la chaleur des bêtes, la frivolité des poules et l'impénétrabilité des vaches.

LA NUIT, QUAND ELLE VIENT

Son monde reposait sur des fondements millénaires, bien que concrets, qui la dépassaient et la rassuraient à la fois.

En cet instant, se retrouver aux prises avec la terre était un défolement bienvenu. Marie cherchait dans l'effort physique une échappatoire à la contrariété et à l'inquiétude qui l'habitaient depuis plusieurs jours. Gabin ne guérissait pas aussi vite qu'elle l'avait espéré. Bien sûr, les plaies se refermaient, les os se ressoudaient, et la souffrance physique semblait reculer. Pourtant, près de cinq semaines après l'accueil du blessé, la vie à la ferme demeurait perturbée. Dans la journée encore, on parvenait à s'organiser. À présent que la surveillance des plaies de Gabin n'était plus cruciale, Claire pouvait à nouveau vaquer à ses corvées habituelles. Marie avait pris à sa charge celles remplies jusque-là par Gabin, tandis que Jeanne s'occupait de Baptiste et des repas. Mais les nuits devenaient intenable. Le sommeil de Gabin était peuplé d'incessants cauchemars qui le faisaient geindre une bonne partie de la nuit, quand il ne s'éveillait pas en larmes et en sueur, réclamant à grands cris qu'on allumât la lumière, seul moyen de l'apaiser. Cela réveillait immanquablement toute la maisonnée, et laissait Baptiste effrayé de longues minutes. Il fallait alors des trésors de patience pour rendormir les deux garçons, patience que Marie sentait diminuer chaque jour davantage, à mesure que

l'épuisement la gagnait. Même Claire semblait envahie par la lassitude. Pour la première fois, la nuit passée, elle avait rejoint son grand-père au fenil pour fuir les plaintes de Gabin qui refusait que l'on éteignît la lumière dans leur chambre, et les pleurs de Baptiste qui rechignait à retourner dans son lit. C'était en voyant sa fille en train de s'excuser auprès de Gabin le matin même, rongée de culpabilité, que Marie avait compris que les choses lui échappaient.

De toute évidence, en insistant pour que le gamin fit sa convalescence à la ferme, elle n'avait pas pris la mesure du traumatisme qu'il avait subi. Que savait-elle d'ailleurs des nuits passées chez ses grands-parents, et surtout de celles des derniers mois, aux côtés de son grand-père si acariâtre ? Dans son esprit, Gabin se contentait de rejoindre son lit, mais qu'en était-il vraiment ? Elle avait commencé à s'inquiéter de son sort quelques jours avant l'accident, quand les cris de son voisin traversaient ses propres murs. Auparavant, elle devait bien admettre qu'elle s'était montrée plutôt indifférente à ce que Gabin vivait ou subissait une fois sorti de sa maison. Marie songea qu'elle ignorait même de quoi étaient morts les parents du jeune garçon. Elle n'avait jamais été assez intime pour en discuter avec les Auffrey, et elle s'était bien gardée d'aborder le sujet avec Gabin lui-même, de peur d'attiser son chagrin. Elle calcula qu'il devait avoir près de six ans

quand c'était arrivé. Quoi qu'il se fût passé, il en avait probablement des souvenirs. Est-ce que ceux-ci nourrissaient ses frayeurs nocturnes ?

Les fenaisons avaient été gérées difficilement. Alors qu'habituellement ces journées étaient vécues dans l'euphorie, elles avaient cette fois semblé interminables. À présent, les moissons approchaient, avec leur lot de labeur supplémentaire. Marie avait vendu ses champs trois ans plus tôt, mais il était de tradition d'apporter son aide aux voisins. Les nuits écourtées, l'inquiétude au sujet des enfants, et surtout le sentiment que jamais elle ne verrait le bout de ses soucis actuels l'écrasaient, et elle se demandait comment elle allait faire face aux semaines harassantes qui s'annonçaient.

L'attachement de Claire envers Gabin l'avait retenue jusque-là d'envisager de placer le garçon ailleurs. Désormais, Marie songeait qu'avoir permis à sa fille de jouer les infirmières auprès de son ami n'avait peut-être pas été une si bonne idée. Claire s'était montrée forte, mais Marie n'ignorait rien de ses fragilités. La mort de son père, en septembre 1935, l'avait plongée des semaines durant dans un état neurasthénique dont Marie avait eu toutes les peines à la sortir. En vérité, c'était la naissance de Baptiste, neuf mois tout juste après la disparition de Martin, qui avait réellement libéré Claire. Depuis, la fillette s'était toujours montrée